

Marie, une berrichonne pendant la « grande » guerre »

Marie Mathé, mariée à 17 ans avec Jean Rouer avait très vite connu l'adversité. Jean, malade, meurt en 1868, après 5 ans de mariage. Maman d'une petite fille, elle dut très vite assurer au quotidien la vie de la ferme.

Son veuvage de 7 ans terminé Marie fit la connaissance de Joseph à «la louée » de la Toussaint. La louée était une foire locale qui se tenait deux fois l'an où les maitres et maîtresses de maison pouvaient embaucher pour 4 à 8 mois des hommes solides, dont la force était utile aux travaux de la ferme. Lorsque les deux parties étaient d'accord, elles se tapaient dans la main.

Sylvain Mathé, le père, avait eu une bonne impression et il engageât Joseph pour huit mois de travail. Celui-ci était resté, épousant Marie au bout de deux ans. Plutôt bien bâti, Joseph avait le front large et quelques cheveux gris. De ses yeux bleu clair émanait de la douceur ; on sentait très vite qu'il était droit, intègre. D'ailleurs le curé d'Argenton sur Creuse avait déjà parlé aux parents de Marie, leur disant que Joseph Momot était un bon parti.

Lorsqu'il arriva à Parnac, très vite, il se mit au travail. Il semait, plantait, restaurait la ferme. Il travaillait du matin au soir, ne s'arrêtant que pour manger et boire un verre de vin. Marie excellait dans la cuisine et faisait une très bonne galette de pommes de terre qu'elle vendait au mètre au marché de Benoist sur Sault.

Joseph veuf lui aussi, sans enfant, fut séduit par cette brunette au caractère bien trempé. Les accordailles conclues, ils se marièrent en Novembre 1875 : « *on tuera les t'jos* » (« entendez par là les coqs). La mère de la mariée choisira les plus beaux pour les servir au sang (en barbouille) lors des repas des noces. La fête berrichonne se déroulait sur plusieurs jours. Dans la grange, les tables étaient mises en U et les murs tendus de draps blancs. Les repas pantagruéliques étaient préparés par les cuisinières du pays. Un vielleux et un cornemuseux louaient leur service et jouaient « au pays du Berry », musique qui accompagnait le cortège. « L'épouseux » remit enfin l'anneau qui scella leur union.

La vie rurale, en cette fin de siècle, se déroulait au rythme des saisons et des fêtes religieuses, des fêtes locales, comices et marchés aux bestiaux.

Les naissances pour Marie et Joseph, c'était la certitude de perpétuer la lignée, d'assurer la survivance du nom, la certitude que les maigres gains allaient rester dans la famille.

Marie aura encore sept enfants, trois filles et quatre garçons. Inutile pour elle de se rendre à Saint Génitour, saint connu contre l'infertilité.

Les enfants étaient heureux, libres. Leur terrain de jeux, c'était la ferme, les granges. Ils distribuaient le grain aux poules, collectaient les œufs ; ils adoraient jouer dans les meules de foin ; ils soignaient les lapins en rentrant de l'école qui se trouvait à deux kilomètres de là. Parfois les plus effrontés des garçons « *déjuchent les moniaux* »(*dénichent les oiseaux*) ; pour cela ils *gravichent* « *l'âbe* » comme les écureuils ! Les filles apprenaient aussi la broderie et gardaient les moutons. Et le temps passa...

C'était le 31 juillet 1914 ou peut-être le premier août.

Marie Mathé s'activait encore dans les champs pour la fenaison, avec Joseph son solide époux, la bricoline, ses quatre garçons et ses trois belles-filles.

La moisson, d'ordinaire source de joie, était cette année d'une grande morosité. Quelques jours auparavant, le tocsin avait retenti dans la campagne et tous les hommes valides entre 20 et 45 ans étaient mobilisés. Dans chaque ferme berrichonne, c'était le désarroi.

Marie avait relevé bien des défis dans sa vie, mais âgée de 67 ans, elle se sentait plus vulnérable. Après tout, ses quatre fils étaient de belle constitution et avant de prendre le train pour Châteauroux, ils l'avaient rassurée, rien ne pouvait leur arriver. Louis, qui était sergent –major, était marié et était papa, tout comme Sylvain et Eugène qui avait deux petites filles, la dernière Marie-Louise de santé fragile n'avait que quelques mois.

En août 1914, l'annonce de la guerre surprend tout le monde, sauf peut-être les hommes venus au dernier marché de Saint Benoist. Ils avaient bien senti tout en tapant le carton autour d'un pineau que le climat germanophobe laissait entrevoir une issue brutale.

La famille a toujours été un bien précieux dans le pays et Joseph père, seul homme encore valide, pouvait compter sur les femmes et ensemble ils pallieraient au mieux l'absence des fils. Sans s'y être préparés, les femmes, les enfants, les vieillards devenaient les nouveaux cultivateurs du pays. Ces paysans allaient constituer l'un des plus forts soutiens de la France pendant la Grande Guerre. Les familles, dont les garçons ont été mobilisés massivement, seront touchées de plein fouet par les deuils et les blessures de leurs enfants.

Les quatre solides gaillards de Marie et Joseph prirent le train pour Châteauroux, lieu de casernement du 90^{ème} régiment d'infanterie. Là, ils retrouvèrent les cousins venus des petits villages de Sacierges, Vigoux, Luzeret et Rivarennnes. L'ambiance était bonne chaleureuse même. « *On attaquera l'ennemi partout où on le trouvera* », avait dit le Général Joffre, et tous partaient le cœur léger, persuadés qu'en Septembre ils rentreraient tous dans leur foyer.

Dans le village de Parnac, le père Allilaire faisait office de garde-champêtre et c'est lui qui donnerait des nouvelles du front. Marie comme à l'accoutumée lui glisserait un morceau de boudin ou des œufs.

Les rues de la ville de Châteauroux s'animaient et le 05 août 1914 c'est 3000 soldats qui défilaient avec un petit drapeau tricolore au bout de leur fusil. Peu reviendront pourtant, et le département de l'Indre allait payer un prix lourd par le nombre de ses soldats morts au combat, mais ça, Marie ne le savait pas. Joséphine, Louise, et Eugénie, épouses respectives d'Eugène, Sylvain et de Louis essayèrent de se glisser dans la foule au passage des frères qui ne se quittaient pas, pour leurs adieux. Le maire, Ernest Courtin lut un discours puis les soldats montèrent dans les trains, en direction du front belge.

Les femmes restées au village, ne chômèrent pas. Il fallait finir les moissons et les vieillards de dire : « *comment qu'à vont faire les femmes, y' a plus que les vieux et les gamins !* » Entre les repas, les foins, les semailles, l'élevage des volailles et des lapins, les moutons, le fromage de lait de brebis, il fallait travailler dur du lever du soleil jusqu'au coucher mais personne ne se plaignait. Marie Mathé retrouvait l'efficacité nécessaire à la bonne marche de la métairie. Toutes les femmes des campagnes y gagnèrent en responsabilités, en reconnaissance enfin, et pendant quatre ans, firent fonctionner bon an, mal an, leur ferme.

Les petits étaient confiés aux vieilles femmes du village. Dès qu'ils étaient solides sur leurs jambes, ils passaient leur journée dehors, ne rentrant que pour manger. Sylvain Mathé, le patriarche au visage buriné par le soleil et le travail au grand air, veillait au grain ; Jeanne Lavillonnière, la grand-mère, le visage ridé comme une petite pomme de moisson, s'activait encore en cuisine, à la pluche, et souvent ravaudait le linge par de savantes reprises.

Dans tout ce désordre de 1914, une lettre de Louis arriva. Louis était sergent et secrétaire du major. Ses nouvelles apaisèrent la famille. C'est Joseph le père qui l'a lue à haute voix. Il omettait de prononcer les passages trop douloureux, ménageant les jeunes femmes qui s'étaient pressées autour de lui. Il faisait mine d'être heureux, « *tout se passe bien* ».

Le 22 août 1914 fut pourtant la journée la plus sanglante avec 27.000 soldats français tués par la mitraille sanglante allemande. Moins de 3 semaines après le début du conflit, cette hécatombe balaya les illusions d'une supériorité française sur l'envahisseur allemand. 27.000 morts et disparus en un seul jour dont environ 7000 pour la seule bataille de Rossignol en Belgique. (*C'est autant de soldats français tués durant toute la guerre d'Algérie de 1954 à 1962*). Un désastre !

Louis était dans les Flandres à Wallée Molen près d'Ypres et Joseph, son cadet de 8 ans à Fortuyn. Eugène partit dans l'Aisne avec Sylvain puis en Lorraine et de là à Verdun.

C'est fin Novembre que le père Allilaire, un courrier officiel à la main, frappa à la porte de Joseph et Marie. Ils se regardèrent tous avec effroi. Le garde-champêtre n'avait pas sa bonhomie habituelle, on le sentait grave, gêné, solennel ... Joseph Momot prit le courrier ainsi libellé :

« *Bien cher Monsieur,*

Je ne peux pas vous laisser plus longtemps dans l'inquiétude au sujet de votre cher et regretté sergent dont vous êtes sans nouvelle depuis longtemps ; C'est le cœur tout ému du malheur qui vient de vous frapper, que je viens vous annoncer la perte cruelle de votre cher fils aîné ; mortellement blessé à Wallée Molen en Belgique, il est décédé dans les bras de ses compagnons d'armes, le 24/10/1914, son corps a été inhumé dans un cimetière provisoire, la France reconnaissante ».

Eugénie son épouse, se mit à hurler ! C'était l'accablement dans le village de Parnac. Tous ceux restés, plus ou moins cousins, prenaient part au deuil ; ils connaissaient très bien Louis. Sur les pas de porte, des femmes attendaient la minute où le glas funèbre les inviterait à la prière et au recueillement. De vieux paysans endimanchés se tenaient debout à leurs côtés, graves, humbles, silencieux.

On saura plus tard que chaque ferme du pays berrichon donnera un fils ou plusieurs à la France. Pour notre famille berrichonne agrandie, ce sont 21 soldats qui y laisseront la vie ! On n'en était qu'au début de cette maudite guerre !

La vie rurale repris entre Parnac et le lieu dit « la Puychallerie ». Décembre 1914 et les premiers frimas, on cicatrisait les plaies, personne ne prononçait le prénom de Louis. Joseph père qui avait fait la guerre de 1870 était un vrai patriote ; la mort, il l'avait connue, il était fier que son fils ait eu à défendre le pays contre l'envahisseur. Marie, elle, savait que personne ne lui rendrait son fils !

Huit jours s'étaient écoulés lorsqu'un gendarme à cheval venant d'Argenton sur Creuse s'enquit de la ferme de Joseph. Marie comprit. Elle ne put retenir ses sanglots. C'était Joseph 20 ans qui était mort à Fortuyn en Belgique. On n'avait pu retrouver son corps ; (Le Mont Kemmel abrite les restes de plus de 5.000 de soldats, et notre Joseph y repose). Une explosion le 31 octobre 1914 lui sera fatale.

Beaucoup plus tard, on découvrit une lettre de Joseph à son frère, datée de Septembre 1914 : *"Tu vois, mon brave Louis que la mort ne respecte rien, elle nous guette, elle se moque de notre jeunesse, de notre force, de nos espoirs ! Pourtant, nous ne pouvons que constater cette horrible vérité et, dans notre insouciance, nous nous rions du danger et nous narguons la mort"*.

Dans le lieu dit « la Puychallerie » où vivait toute « la famille », ce bien précieux, on soutenait Eugène et Sylvain, restés dans l'Aisne, par un courrier, un colis quand c'était possible. Parfois de longs silences s'installaient ...Reviendraient-ils ?

En ce 11 novembre 1918, il fait un petit froid humide à Châteauroux, l'heure n'est plus aux lamentations. D'une minute à l'autre, Ernest Courtin aura dans les mains le téléx libérateur : celui qui mettra fin à cette guerre qui a tué tant d'époux, de fils, de frères, d'amis et de fiancés.

La missive arrive enfin, tendue par un jeune télégraphiste hors de souffle. Le maire lui arrache la feuille de papier des mains et exulte : *« L'armistice vient d'être signé ! »*.

Il est 11 h 05. Dix minutes plus tard, les tambours annoncent la bonne nouvelle dans les quartiers, alors que les cloches de Saint-André, de Notre-Dame et de Saint-Martial se mettent à battre à toute volée.

« A midi, rapporte La Croix de l'Indre, lorsque l'on a su que l'armistice était signé, les usines donnèrent congé aux ouvrières et aux ouvriers. Aussitôt, les rues de Châteauroux s'animèrent d'un public joyeux. Les fenêtres s'ornèrent de drapeaux tricolores. Des cortèges de jeunes gens défilèrent en chantant la Marseillaise, le secrétaire général de la préfecture, prononça un discours patriotique. Des cris de joie devaient retentir toute la soirée dans une ville en liesse. Une banderole fut déployée, symbole de la victoire, sur laquelle figuraient les deux inscriptions suivantes : " Aux héros de 1870 vengés ", " Aux héros de 14-18 ". Des milliers de poitrines crièrent alors, " Vive la France, vive l'Alsace-Lorraine, vive Clemenceau ! »

Après quatre années de guerre, le clairon de la Victoire retentit dans le Berry comme une délivrance, avec un goût d'amertume et un grand fatalisme.

Même si l'Armistice est signé le 11 novembre 1918, mettant fin au conflit armé, la guerre n'est pas terminée : commence alors une longue bataille diplomatique.

Il faudra attendre Août 1919 pour voir les Poilus regagner leur ville de garnison puis leur famille. *« As-tu songé à ce qu'était une démobilisation ? Ne crois pas que nous rentrerons dans nos foyers aussi vivement que nous sommes partis, »* écrivait Eugène à Joséphine.

Même si les combats ont cessé, il faudra encore du temps avant les retours. L'heure n'est pas encore à la joie ni à l'apaisement. La France qui vit une victoire endeuillée, compte ses morts et ses blessés.

Chez Marie et Joseph, sur la cheminée, trône la photo de Louis et Joseph leurs chers disparus. Ils vécurent le retour heureux de Sylvain, et d'Eugène le 24 août 1919. Passés les quelques jours d'euphorie, nos poilus durent retrouver leur place dans la ferme, mais, au sein de leur famille, une réadaptation était nécessaire. Comment vivre de nouveau en temps de paix après des mois passés sur le front ? Comment reprendre leur destin en main après avoir été si longtemps sous les ordres ? Comment renouer les liens avec leur épouse ou les enfants ? Comment parler de cette expérience guerrière indescriptible ? Aux blessures physiques bien visibles, s'ajoutent les traumatismes psychologiques.

Eugène et Sylvain savaient que plus rien ne serait comme avant ! Ils choisirent le mutisme ; personne ne pouvait comprendre ce qu'ils avaient vécu.

Dans chacun des villages de Parnac et Vigoux près de l'église, un monument aux morts fut construit en juillet 1922; Louis et Joseph y seront honorés, Marie y veillait ! Lorsqu'il fut érigé, les noms de ses enfants gravés, Marie pensait que cela était bien ; elle croyait en cette reconnaissance envers tous ceux, partis. Enfin exaucée, elle s'endormit en paix en Décembre 1922 pour le plus long des voyages rejoignant ceux qu'elle avait aimés.

Non, Marie, nous ne les oublions pas !

Marie-Claire Ramaen,
En hommage à Marie et Joseph Momot, mes arrière-grands-parents et à mes
grands-oncles Louis et Joseph.

Sources:

Mr Charraud et Mr Remérand et Mr Bléron

Le bricolin, ou la bricoline : homme ou femme à tout faire.

La louée : grande foire où on pouvait embaucher des employés pour 4/8 mois

La Puchallerie : lieu-dit près de Vigoux Parnac

Déjuchent les moniaux : dénichent les oiseaux

Ils gravichent l'âbe comme les écureuils : ils grimpent l'arbre comme les écureuils

Quelques chiffres : 29.298 soldats de l'Indre partis et 16.646 nés dans l'Indre inscrits sur les
monuments aux morts.

Louise Momot nièce de Joseph Momot s'était mariée 8 mois avant la déclaration de guerre ;
cette jeune femme de 20 ans a perdu son époux, 4 beaux-frères, de très nombreux cousins,
et en élargissant les liens de parenté, on arrive à 21 morts pour la France (sources : Mr
Pierre Remérand de Nuret le Ferron.)



Louise Momot le jour de son mariage avec Pierre Mériot en 1914